V

NOUVEAUTÉ ET PERMANENCE CHEZ LUCRÈCE

par Sabine LUCIANI
Maître de conférences à l'Université de Montpellier III

SOMMAIRE. — *Dans le* ***De rerum natura, Lucrèce*** insiste sur la ***permanence*** qui caractérise la summa summarum. *Pourtant, il souligne également le* ***changement*** *perpétuel qui affecte toutes choses. Dans la* ***Physique*** *lucrétienne, la* ***nouveauté*** *est étroitement liée à la* ***déclinaison****, qui garantit la liberté humaine sans outrepasser les* ***lois naturelles****. La nouveauté est également présente dans la conception lucrétienne de l'****histoire****, qui allie cependant aux progrès techniques la* ***permanence de la nature humaine****. La seule véritable nouveauté réside donc dans la* ***philosophie épicurienne****, que Lucrèce choisit de transcrire au moyen d'une* ***poésie nouvelle*** *afin de répandre la lumière sur le secret des choses. Le poète associe ainsi la* ***nouveauté poétique*** *et la* ***tradition issue d'Empédocle****.*

EPITOME. — *In carminibus* De rerum natura, *T. Lucretius Carus saepe dicit summam summarum eamdem semper manere. Scribit tamen omnes res perpetuo mutari. Nam Lucretius in Physica coniungit cum nouitate clinamen, quod seruat libertatem et simul paret naturae foederibus. Lucretius autem, cum humani generis historiam narrat, nouitatis rationem habet quia, hominum natura eadem manente, progredientis mentis experientia nouas artes semper adfert. Ergo una et uera nouitas in Epicuri ratione consistit. Quam Lucretio exponere placet nouis carminibus, quae lumina diffundant rebus occultis. Itaque poeta ueterum scriptorum morem, ab Empedocle traditum, cum poetica nouitate iungit.*

Lucrèce insiste à plusieurs reprises sur la permanence qui caractérise la nature : la *summa summarum*, bien que se réalisant à travers le devenir temporel, ne connaît pas de nouveauté réelle et la notion d'immutabilité du tout se trouve déjà chez Épicure (*Lettre à Hérodote*, 39, 2-5). Chez Lucrèce, cette notion est toutefois nuancée par une attention au changement perpétuel, qui évolue sans cesse vers le *nouum* : « La vieillesse cède toujours à la nouveauté qui la chasse et il est nécessaire qu'une chose soit restaurée aux dépens d'une autre » (III, 964-965). Mais cette nouveauté perpétuelle constitue une règle et la nature la produit sans pour autant modifier quoi que ce soit à ses lois fondamentales : la nouveauté n'entre pas en concurrence avec le cycle inexorable de la vie et de la mort. Face à l'éternité du temps, quelles peuvent donc être la place et la fonction de la nouveauté dans le *De rerum natura* ?

La transcription lucrétienne de la Physique épicurienne ne fait pas l'économie d'une telle question, qui est étroitement liée à celle de la déclinaison. Celle-ci introduit en effet la seule possibilité de nouveauté face à la chute

éternelle des atomes. Par conséquent, il apparaît d'ores et déjà que l'idée de nouveauté est au cœur de la doctrine, puisqu'elle est en relation avec la question de la liberté et du déterminisme. Mais, comme dans l'épicurisme l'histoire est avant tout une branche de la Physique, on ne sera pas surpris de retrouver cette notion dans l'anthropologie lucrétienne : l'histoire des inventions semble en effet célébrer le règne de la nouveauté et de la liberté humaine. La découverte d'Épicure en est la meilleure preuve. Pourtant, Lucrèce revendique aussi pour lui-même la gloire de la nouveauté poétique : transposant en vers latins une doctrine amère, il crée une poétique de la clarté au service de cette philosophie nouvelle, parce que seule une poésie nouvelle pouvait chanter une telle découverte.

1. — Physique atomique et éternité du temps

Au sein de la Physique épicurienne, l'équilibre de la vie et de la mort établit une sélection naturelle. C'est ainsi que l'on peut observer dans la nature un certain nombre de phénomènes stables et réguliers, qui relèvent de ce que nous appelons aujourd'hui les probabilités et les lois statistiques. Comme l'a montré G. DROZ-VINCENT dans un article intitulé « Les *foedera naturae* chez Lucrèce » [1], les *foedera naturae* constituent des « normes traçant la limite impartie aux êtres vivants par la nature »:

> « ... puisque les êtres [2] ont, selon leur espèce,
> une limite donnée de croissance et de vie,
> puisque la capacité de chacun d'eux est fixée
> inviolablement par les pactes de la nature
> et que loin de changer, tout demeure constant [3], ... » (I, 584-588).

Or, ces pactes [4], grâce auxquels la nature ne se présente pas comme un chaos inexplicable, mais comme une succession régulière de phénomènes, impliquent un équilibre entre la vie et la mort, qui se partagent le devenir.

1. G. DROZ-VINCENT, « Les *foedera naturae* chez Lucrèce », dans *Le concept de nature à Rome*, Actes du séminaire de philosophie romaine de l'Université de Paris XII-Val de Marne (1992-1993), édités par Carlos LÉVY, Paris, 1996, p. 191-211.

2. Les traductions du *De rerum natura* figurant dans cette communication sont celles de J. KANY-TURPIN, édition Aubier, Paris, 1993.

3. *Denique iam quoniam generatim reddita finis*
crescendi rebus constat uitamque tenendi,
et quid quaeque queant per foedera naturai,
quid porro nequeant, sancitum quandoquidem extat,
nec commutatur quicquam, quin omnia constant.

4. Le choix du terme juridique *foedus* pour désigner les normes naturelles n'est pas indifférent : le *foedus* est en effet une *lex* commune à deux peuples, qui règle à la fois les relations internationales et les relations de droit privé entre leurs ressortissants (cf. A. MAGDELAIN, *La loi à Rome*, Paris, 1978, p. 29). Cet accord qui régit, au sein de la nature, les rapports des forces destructrices et des forces créatrices se trouve pérennisé par son statut de *lex*. Sur la permanence et la stabilité attribuées à la *lex*, cf. M. DUCOS, *Les Romains et la loi*, Paris, 1984, chap. I.

Lucrèce souligne cet échange perpétuel d'atomes, qui caractérise la nature et permet la nouveauté au sein de la permanence :

> « Un corps se putréfie et languit de vieillesse;
> puis un autre croît à sa place et sort de l'ombre[5] » (V, 832-833).

Mais cette instabilité perpétuelle, ce passage symétrique entre la vie et la mort, que Lucrèce traduit par la symétrie de l'expression[6], ne menace en rien l'invariance qui règne dans la nature, puisque la somme de matière reste toujours semblable. Pour saisir le raisonnement lucrétien, il faut se référer à la loi épicurienne de l'isonomie, impliquant l'égale distribution des êtres dans l'univers et dans le temps. Ce principe, qui n'est cité explicitement ni par Épicure ni par Lucrèce, est formulé par Cicéron (*De natura deorum* I, 50). L'isonomie, que Cicéron qualifie de *summa uis infinitatis*, implique notamment qu'un nombre fini de lois naturelles demeure inviolable et se partage l'efficacité sur le devenir. Les *foedera naturae*, ramenant au jour des phénomènes toujours identiques, ne semblent donc laisser aucune place à la nouveauté.

Pourtant, la théorie du *clinamen*, qui permet de préserver une part d'indétermination dans les mouvements atomiques et de justifier de ce fait la liberté des êtres animés, garantit une forme de nouveauté. Notre monde est issu de la déclinaison, qui intervient en un lieu et à un moment indéterminé (cf. II, 216-220). Sans cet écart créateur, les atomes tomberaient, tels des gouttes de pluie, et la nature n'eût rien créé. Le *clinamen* est le plus petit écart possible par rapport à la chute verticale des atomes (*nec plus quam minimum*, II, 244 sqq.); il constitue un angle, non pas infiniment petit, mais d'une grandeur telle que l'on puisse dire qu'il y a un angle. Cette déviation est si petite qu'elle reste sous le seuil du visible. De plus, elle se produit de manière aléatoire — *incertus*[7] — dans l'espace et dans le temps de sorte qu'elle permet d'empêcher qu'il y ait une suite nécessaire et infinie de causes[8].

5. *Namque aliud putrescit et aeuo debile languet,*
porro aliud succrescit et (e) contemptibus exit.
Cf. aussi II, 74 sqq., 1122-1143; V, 279-280 et 322-323.

6. On voit que les deux tournures binaires *putrescere/languere* et *succrescere/exire* produisent un effet de symétrie, accentué par la répétition d'*aliud*. Il en est de même dans les autres passages : au vers II, 74, *senescere* s'oppose à *florescere*; au vers II, 77, *augescere* s'oppose à *minuere*; dans les vers II, 1122 à 1143, la symétrie ne concerne plus les mots, mais les groupes de vers, les uns (1122-1130) évoquant la croissance, les autres (1131-1143) expliquant le mécanisme de la décrépitude; aux vers V, 79-80, *gigni de rebus* correspond à *in res recidere*; enfin, aux vers V, 322-323, la symétrie s'exprime sous la forme d'un chiasme, puisque l'expression *ex se res augere alereque* (V, 322) répond à *recipere res* (V, 323) tandis que les verbes *deminui* et *recreari*, qui se trouvent dans le même vers, sont en opposition.

7. Le sens attribué à l'adjectif *incertus* est ici déterminant : si l'on considère avec G. DELEUZE (*Logique du sens*, Paris, 1969, p. 312 sq.) qu'il signifie non pas indéterminé mais inassignable, le *clinamen* peut être présent de tout temps. Il ne vient pas par hasard, à un moment quelconque, modifier le mouvement naturel de l'atome, puisqu'il n'est pas un mouvement second. Il me semble pourtant, à la suite de M. SERRES (*La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce*, Paris, 1977, p. 13-14), que l'adjectif *incertus* signifie bien aléatoire, indéterminé : si l'atome est susceptible de dévier en tout temps, il ne dévie pourtant pas en tout temps car en ce cas, les Épicuriens n'échapperaient pas à la nécessité.

8. LUCRÈCE, *De rerum natura*, II, 252 et suiv.

Cependant, il convient de préciser que Lucrèce se trouve face à une aporie qu'il n'est pas certain d'avoir résolue. Le *clinamen* échappe difficilement au déterminisme et le philosophe semble nuancer lui-même l'indétermination du temps par l'adverbe *ferme*, que la plupart des traducteurs français passe sous silence. Citons pour plus de clarté les vers en question :

> — *Illud in his quoque te rebus cognoscere auemus,*
> *corpora cum deorsum rectum per inane feruntur*
> *ponderibus propriis, incerto tempore ferme*
> *incertisque locis spatio depellere paulum,*
> *tantum quod momen mutatum dicere possis* (II, 216-220).

En voici la traduction :

> « En ce domaine je brûle encore de t'apprendre ceci :
> dans la chute qui les emporte, en vertu de leur poids,
> tout droit à travers le vide, en un temps indécis
> (je laisse pour l'instant de côté la traduction de *ferme*)
> en des lieux indécis, les atomes dévient un peu;
> juste de quoi dire que le mouvement est modifié. »

La banalité du terme *ferme* est inversement proportionnelle à son enjeu philosophique. De son interprétation dépend en effet notre compréhension de la déclinaison et donc de la liberté humaine. Les traducteurs étrangers adoptent à ce propos des positions diverses : dans l'édition allemande de K. BUECHNER[9], la traduction de *ferme* est négligée; en revanche, dans l'édition italienne de F. GIANCOTTI[10] et dans les éditions anglaises, qu'il s'agisse de celle de BAILEY ou de ROUSE ou de celle, plus récente de LONG et SEDLEY[13], *ferme* est traduit respectivement par les termes *affato* et *quite*, qui signifient tous deux tout à fait — il faut noter cependant que *quite* peut aussi avoir le sens de plutôt, assez. Le mot anglais peut donc suggérer une ambiguïté, ou tout du moins une nuance. La tentation est grande cependant de retenir le sens de tout à fait car ce choix semble en parfaite harmonie avec l'interprétation du *clinamen*, comme moyen de soustraire la liberté au nécessitarisme démocritéen[14].

Pourtant, cette traduction par tout à fait ne va nullement de soi et les dictionnaires ne permettent pas de la justifier pleinement. Le *Thesaurus lin-*

9. K. BÜCHNER, *Titus Lucretius Carus, Welt aus Atomen*, édition et traduction allemande de K. BÜCHNER, Artemis-Verlag, Zurich, 1956.

10. F. GIANCOTTI, *La natura*, texte, traduction italienne et commentaire de F. Giancotti, Garzanti, 1994.

11. C. BAILEY, *Titi Lucretii Cari De Rerum natura libri sex*, édition et traduction anglaise avec commentaire, Oxford Clarendon Press, 1947.

12. W. H. D. ROUSE, texte avec une traduction anglaise, The Loeb Classical Library, Harvard University Press, 1959.

13. A. A. LONG & D. N. SEDLEY, *The Hellenistic philosophers*, Cambridge University Press, 1987.

14. Cf. CICÉRON, *De nat. deor.*, I, 69.

guae latinae propose des équivalents latins comme *plerumque, fere semper, ut solet*. Il semble donc que *ferme* puisse tout au plus introduire une généralisation, ce que confirme le dictionnaire d'Oxford, qui propose trois significations : à peu près, presque, et la plupart du temps[15]. Mais les exemples donnés ne conduisent en aucun cas à adopter le sens de tout à fait. On peut en revanche accepter le sens de souvent ou la plupart du temps. Il en est de même si l'on étudie les autres occurrences de cet adverbe dans le *De rerum natura*[16] : il est à chaque fois possible d'adopter deux interprétations, l'une privilégiant la notion d'approximation, l'autre la généralisation. Par conséquent, que l'on adopte l'un ou l'autre sens, l'adverbe *ferme* introduit bien une nuance à l'indétermination du *clinamen*[17] : dans le cas d'une approximation, on peut considérer que le *clinamen* échappe à la nécessité parce qu'il échappe à nos sens; on pourrait alors proposer la traduction par l'adverbe sensiblement, qui traduit la contradiction à laquelle Lucrèce se trouve confronté pour concilier déterminisme atomique et liberté. La liberté ne serait alors qu'une illusion due à l'épaisseur de notre système sensitif. Il convient cependant de noter que l'adverbe sensiblement ajoute un signifiant de sensibilité, qui fait défaut au terme latin *ferme*. Dans le cas d'une généralisation, il demeure impossible de négliger les exceptions. La déclinaison ne relèverait pas toujours du hasard; elle serait parfois déterminée. C'est pourquoi l'on pourrait envisager également les expressions en général ou la plupart du temps, qui traduisent les nuances exprimées par Lucrèce.

Pourtant D. N. SEDLEY[18] a montré qu'Épicure affirme l'émergence d'une volonté humaine, qui parvient à dominer le composé atomique et Lucrèce accorde ce même pouvoir à l'esprit :

> « ..., mais si l'esprit n'est pas
> régi en tous ses actes par la nécessité interne,

15. Le dictionnaire d'Oxford analyse conjointement les adverbes *fere* et *ferme* et précise qu'il n'y a pas entre les deux de réelle différence de sens. Cf. Cicéron, *De inu.* II, 14 : *Cum hoc, ut fere fit, in uia sermonem contulit* (trad. Comme cela arrive *souvent* (?), *parfois* (?), il engagea en chemin la conversation avec lui). Cf. aussi Caesar, *Ciu.*, 3, I, 3 : *...timorem nouarum tabularum ... qui fere bella... sequi consueuit* (trad. la crainte d'une annulation des dettes, ... qui suit presque toujours les guerres).

16. a — Cf. III, 65-66 : *Turpis enim ferme contemptus et acris egestas*
semota ab dulci uita stabilique uidetur,
(Car l'ignoble mépris et la dure indigence paraissent la plupart du temps (?) presque (?) s'opposer à la vie douce et stable). Le sens de *ferme* semble être ici la plupart du temps, mais on peut aussi adopter l'idée d'approximation.

b — Cf. aussi V, 242 : *haec eadem ferme mortalia cernimus esse*
et natiua simul.
(Nous voyons approximativement que ces mêmes choses sont soumises à la mort comme à la naissance) ou bien (nous voyons que la plupart du temps...). Là encore les deux interprétations sont possibles !

c — Cf. aussi VI, 10 : *Nam cum uidit hic ad uictum quae flagitat usus*
omnia iam ferme mortalibus esse parata,
(Il vit que les choses utiles à leur subsistance étaient, pour la plupart, déjà assurées aux mortels,...).

d — Cf. aussi 323-324 : *Mobilitas autem fit fulminis et grauis ictus,*
et celeri ferme percurrunt fulmina lapsu,
(La foudre est rapide, ses coups violents, et ses éclairs toujours prompts à parcourir leur route). Mais on peut aussi défendre une autre traduction : ses éclairs se déplacent dans une sorte de prompt glissement. *Ferme* revêt alors un sens d'approximation et porte sur *celeri ... lapsu.*

17. L'adverbe anglais « quite » est également propre à traduire cette nuance.

18. *The Hellenistic philosophers, op. cit.*, p. 109 sqq.

s'il n'est pas tel (*quasi*) un vaincu, réduit à la passivité,
c'est l'effet de la légère déviation des atomes
en un lieu, en un temps non déterminés[19] » (II, 289-293).

On remarquera que Lucrèce n'utilise pas, dans cette seconde référence à la déclinaison, l'adjectif *incertus*, mais la forme *non certus* et que de plus, l'adverbe *ferme* ne figure pas. Je proposerai donc, à titre d'hypothèse, l'interprétation suivante : Lucrèce, conscient des nombreuses objections suscitées par cette théorie de la déclinaison, l'introduit avec toutes les précautions que l'on sait. Comme l'indique J. KANY-TURPIN dans son édition du *De rerum natura*[20], la déclinaison permet d'échapper à la nécessité, parce qu'elle introduit un facteur minimal de hasard, qui sans bouleverser la régularité des processus naturels, suffit à empêcher les atomes de suivre un trajet prédéterminé. L'adverbe *ferme* doit donc à la fois se comprendre comme une précaution oratoire et comme l'expression d'une difficulté : Lucrèce hésite à formuler une règle nécessaire à propos d'un phénomène contingent; il se contente de recourir à la notion de fréquence. C'est pourquoi j'opterai finalement pour la seconde traduction : en général, qui permet de conserver les nuances de l'expression lucrétienne.

À l'issue de cette discussion, on voit donc que la part de la nouveauté réelle, qui se trouve liée à l'indétermination physique et à la liberté humaine, est très réduite dans le *De rerum natura*. Lucrèce montre qu'elle ne peut entrer en concurrence avec le principe d'invariance globale. Le *De rerum natura* met l'accent sur la régularité des phénomènes naturels et il suffira de rappeler que, juste après avoir évoqué le *clinamen*, le poète insiste à nouveau sur la permanence :

« Le mouvement des atomes est donc aujourd'hui
le même que jadis, toujours semblablement
il les emportera dans la suite des âges
et ce qui a coutume de naître encore naîtra,
soumis à même loi, vivant et s'épanouissant
durant le temps assigné à chacun par les pactes de la nature[21] »
(II,297-302).

Derrière le règne apparent du désordre et du chaos se cache l'équilibre éter-

19. *De rerum natura*, II, 289-293 :
... Sed ne mens ipsa necessum
intestinum habeat cunctis in rebus agendis,
et deuicta quasi cogatur ferre patique,
id facit exiguum clinamen principiorum
nec regione loci certa nec tempore certo.
20. Éditions Aubier, Paris, 1993, p. 489.
21. *Quapropter quo nunc in motu principiorum*
corpora sunt, in eodem ante acta aetate fuere,
et post haec semper simili ratione ferentur,
et quae consuerint gigni gignentur eadem
condicione, et erunt et crescent uique ualebunt
quantum cuique datum est per foedera naturai.

nel. La nouveauté introduite par la déclinaison ne peut donc outrepasser les *foedera naturae*, qui garantissent l'équilibre global.

2. — Histoire et répétition

Le temps historique semble pourtant nier la loi de permanence et consacrer le règne de la rupture et de la nouveauté. Ainsi, E. BERTOLI fait remarquer que rien ne laissait présager une possibilité de développement social dans l'évocation de la vie errante et solitaire des tout premiers hommes[22] : les vers 962-965 du livre V évoquent l'union furtive des amants dans les bois. Et quelques vers plus loin (1011 sqq.), Lucrèce constate l'avènement de l'institution matrimoniale et l'évolution qui en résulte (cf. V, 1011-1014). Cependant, il n'explique pas les raisons qui ont conduit les hommes à s'unir durablement à une seule femme et à fonder un foyer stable — l'adverbe *inde* assure seul la transition. Cette nouvelle coutume, qui entraîna de nombreux changements sociaux, semble, quant à elle, résulter d'un fait immotivé, de l'ordre du hasard ou de la liberté humaine. Il semble que Lucrèce ait voulu souligner « un saut qualitatif, une rupture avec la sauvagerie primitive »[23]. On rejoint ici le *clinamen*, qui en Physique permet de justifier l'existence des choses et en morale, la liberté humaine. Mais la nouveauté ne règne pas en maître au sein de l'histoire, elle s'y trouve également limitée par la permanence qui caractérise la nature humaine.

Lucrèce s'attache en effet à souligner le caractère ambivalent de l'histoire et du progrès humain. J. C. FREDOUILLE, dans un article intitulé « Lucrèce et le double progrès contrastant »[24], a insisté à juste titre sur l'ambiguïté de l'activité humaine, qui entraîne un accroissement concomitant de bien et de mal. Cette évolution ambivalente vers le nouveau est une caractéristique inhérente à la nature. Malgré les progrès des *artes* (V, 332 sqq.), le mal, causé par l'envie et l'ambition, n'a pas disparu depuis la mort d'Épicure et demeure une constante :

> « aujourd'hui et demain tout ainsi qu'autrefois[25] » (V, 1135).

Il semble donc que le temps de l'histoire corresponde *mutatis mutandis* au même schéma que le temps de la nature. De même que les lois du temps font sans cesse évoluer les choses vers la nouveauté, tout en restant soumises aux règles immuables de l'isonomie, le progrès humain invente perpétuellement mais la nature humaine évolue assez peu. On retrouve encore l'isonomie, qui prend ici le visage d'un double développement du bien et du mal.

22. Cf. E. BERTOLI, *Tempora rerum, Modalità del progresso umano in Lucrezio*, Verona, 1980, p. 25 sqq.

23. *Ibid.*, p. 26.

24. Cf. J. C. FREDOUILLE, *Lucrèce et le double progrès contrastant*, dans *Pallas*, 19, 1972, p. 5.

25. *nec magis id nunc est neque erit mox quam fuit ante.*

Une telle permanence n'implique cependant pas une conception strictement cyclique du temps, qui serait en contradiction avec l'épicurisme. La nature comporte en effet une capacité de suggestion infinie, que l'incessante activité de l'esprit humain utilise dans la transformation de ce qui est acquis. Cependant, le progrès ne se présente pas non plus comme une simple accumulation linéaire car sans cesse une nouvelle invention crée de nouveaux besoins, plaçant l'homme dans une spirale infinie. C'est pourquoi il semble que Lucrèce propose un modèle temporel extrêmement original, qui allie la permanence et la nouveauté, le cycle et la ligne droite. Lucrèce a perçu l'ambivalence du temps de l'histoire qui associe déterminisme et liberté, enchaînement et rupture. Et il a parfaitement intégré cette antinomie dans la spirale du progrès : le déterminisme y prend la forme de cette loi inéluctable de l'évolution, qui conduit toute invention à entraîner un nouveau déséquilibre et une nouvelle dégradation, au moment même où elle constitue une amélioration[26]. L'évolution vers le *nouum* relève donc paradoxalement de la permanence. La liberté et la nouveauté subsistent cependant sous la forme de l'inventivité humaine : l'homme innove toujours et la solution apportée est toujours inédite. La liberté de l'intelligence peut s'exprimer, mais elle ne peut outrepasser les lois de la nécessité. C'est au sein des lois tourbillonnaires du devenir historique que la liberté d'innover peut prendre sa place, mais sa « marge de manœuvre » y est réduite : elle porte uniquement sur les modalités d'application des principes de l'évolution, puisque toute invention, aussi géniale soit-elle, comportera sa part de bienfaits et de maux et s'effacera finalement devant une autre. Il apparaît dès lors que, malgré l'inventivité humaine, la spirale du temps historique n'est pas ascendante. La vision lucrétienne permet en effet d'intégrer le processus du changement aux règles de l'invariance globale.

Pourtant, la liberté humaine peut l'emporter sur la spirale horizontale du progrès et la découverte d'Épicure en est la preuve. C'est pourquoi il nous semble que le dessein essentiel de Lucrèce est de distinguer la philosophie épicurienne des autres inventions pour mieux la magnifier. En suggérant par les anneaux de son style et par l'étude détaillée de l'évolution humaine, le mouvement tourbillonnaire du temps historique, Lucrèce parvient à démontrer la validité de l'épicurisme, qui constitue la seule véritable nouveauté.

3. — Poésie et nouveauté

L'épicurisme est une nouveauté salvatrice et la poésie lucrétienne est nouvelle justement parce qu'elle révèle la parole d'Épicure. Le *De rerum natura* comporte quatre éloges d'Épicure, qui sont situés à chaque fois en début de livre[27]. Et ces invocations au maître, qui constituent une savante

26. Cf. S. LUCIANI, *L'éclair immobile dans la plaine, Philosophie et Poétique du temps chez Lucrèce*, thèse soutenue à l'université Paris IV-Sorbonne, 1997, chap. III : Le temps de l'histoire, symétrie et spirale, p. 215-233.

27. Cf. I, 62-79; III, 1-30; V, 1-54 et VI, 1-42.

gradation de ses entrées en scène, révèlent la place que Lucrèce attribue à l'enseignement d'Épicure dans l'histoire. Celui-ci est en effet nommé homme dans le premier livre [28], puis père dans le troisième [29] et enfin dieu dans le cinquième [30]. Dans le sixième livre, Lucrèce insiste sur la gloire, que lui confèrent ses découvertes (VI, 7-8). La philosophie d'Épicure fait son apparition au moment où la civilisation humaine est au faîte de son développement. Lucrèce vient en effet d'évoquer, à l'extrême fin du livre V, l'apogée des *artes* (V, 1456-1457). Il débute ensuite le livre VI par un éloge d'Athènes et d'Épicure, dans lequel il associe l'avènement du philosophe et l'état de développement de la cité :

> « Il vit que les choses utiles à leur subsistance
> étaient, pour la plupart, déjà assurées aux mortels;
> leurs vies étaient sûres, autant qu'il est possible [31] » (VI, 8-10).

La philosophie ne pouvait en effet naître avant que les besoins primordiaux de l'homme ne fussent satisfaits par les techniques. La doctrine d'Épicure apparaît donc d'une certaine manière comme l'accomplissement d'un processus historique, puisqu'elle fut rendue possible par le développement de la civilisation.

Cependant, il faut prêter attention à la place de ce dernier éloge d'Épicure dans le *De rerum natura*. Lucrèce aurait pu naturellement clore son histoire de la civilisation par le *caecumen*, constitué par la naissance de l'épicurisme, qui aurait été une sorte de point d'orgue. Mais de même que les trois autres éloges se trouvent en début de livre, Lucrèce a choisi de placer celui-ci à l'ouverture du chant VI, pour marquer une rupture et souligner la nouveauté radicale que constitue cette philosophie. Épicure est présenté à plusieurs reprises comme le premier à avoir découvert et révélé la vérité [32]. Il transcende en quelque sorte la civilisation dans laquelle il est né et Lucrèce insiste sur la profonde métamorphose introduite par l'éthique épicurienne :

> « Par les vérités qu'il répandit, il purifia donc les cœurs; il fixa des bornes au désir comme à la crainte; il nous fit connaître la nature de ce souverain bien auquel nous aspirons tous, et nous montra la voie par laquelle nous pussions sur un petit sentier y parvenir d'une course droite [33] » (VI, 24-28).

28. Cf. I, 66 : *Graius homo mortalis.*
29. Cf. III, 9 : *Tu, pater, es rerum inuentor.*
30. Cf. V, 8 : *deus ille fuit, deus,...*
31. *Nam cum uidit hic ad uictum quae flagitat usus*
omnia iam ferme mortalibus esse parata,
et, proquam possent, uitam consistere tutam.
32. Cf. I, 66 et 67; III, 2 : Épicure y est qualifié de *primus*; V, 9 : Il y est nommé *princeps.*
33. *Veridicis igitur purgauit pectora dictis,*
et finem statuit cuppedinis atque timoris,
exposuitque bonum summum quo tendimus omnes

Les verbes d'action (*purgare, statuere, exponere, monstrare*), qui caractérisent ces vers, mettent en valeur le rôle d'Épicure, qui modifia de fond en comble les valeurs de ses contemporains et de leurs descendants. Mais Lucrèce associe à l'éloge du maître une forme de nouveauté poétique : l'image de la voie vers le souverain bien est renouvelée par l'expression *tramite paruo*. Il s'agit en effet du chemin modeste et étroit du philosophe, qui permet d'atteindre directement et en courant l'objectif convoité.

L'avènement de l'épicurisme, par son caractère à la fois consécutif et radicalement nouveau, révèle le caractère ambivalent du temps historique, qui lui-même correspond à l'ambivalence du temps physique. On retrouve dans cette naissance imprévisible de la doctrine d'Épicure la part irréductible de liberté humaine et de nouveauté. C'est pourquoi Lucrèce, qui se déclare avant tout imitateur du maître, se veut néanmoins créateur d'une poésie nouvelle, digne de la doctrine qu'elle prétend transmettre. Le poète affirme être le premier à pouvoir traduire en vers latins le système épicurien : *primus cum primis* (cf. V, 336) et il doit pour ce faire recourir à des néologismes : *nouis uerbis* (I, 138). Pourtant, les néologismes sont en réalité peu nombreux dans le *De rerum natura* et Lucrèce s'est efforcé de rendre les concepts philosophiques en utilisant le vocabulaire courant[34].

Mais cette insistance sur le caractère nouveau de son œuvre conduit à s'interroger sur le rôle conféré à la nouveauté dans la poétique de Lucrèce. P. GRIMAL[35] a souligné les liens du philosophe avec les *poetae noui* : celui-ci se propose comme eux d'annexer un canton nouveau à la poésie latine et se considère comme le premier Romain à composer un poème cosmogonique, mettant les images poétiques au service de la vérité philosophique. Lucrèce semble pourtant être plus proche d'Ennius que des *poetae noui*. Mais l'influence indéniable d'Ennius sur les hexamètres de Lucrèce ne remet pas en cause cette volonté de nouveauté. Nous savons en effet que « d'authentiques *poetae noui* ne se faisaient pas faute d'utiliser la langue forgée par le vieux poète[36] ». De plus, tout en reprenant à son compte la tradition poétique issue d'Ennius, Lucrèce la renouvelle par des choix philosophiques différents.

La nouveauté poétique réside pour Lucrèce dans la recherche de la clarté, mise au service de la vérité :

> « et puis, sur un sujet obscur, je compose des vers
> si lumineux, touchant tout par la grâce des muses[37] » (I, 933-934).

quid foret, atque uiam monstrauit tramite paruo
qua possemus ad id recto contendere cursu, ... (traduction auteur).

34. Cf. M. BOLLACK, *La raison de Lucrèce*, Paris, Éditions de Minuit, 1978, p. 152 sqq.

35. Dans *Le poème de Lucrèce en son temps, Entretiens de la fondation Hardt*, XXIV, Genève, 1978, p. 233-262, notamment p. 255 sqq.

36. Cf. P. GRIMAL, *art. cit.*, p. 260. L'auteur cite Varron de l'Aude et Furius Bibaculus, qui n'avaient pas dédaigné de se rattacher à Ennius.

37. *deinde quod obscura de re tam lucida pango*
carmina, musaeo contingens cuncta lepore (I, 933-934).

C'est pour cette qualité fondamentale que le poète estime mériter la gloire car la clarté et la nouveauté ne sont pas très éloignées de la pureté :

> « Joie d'aller aux sources vierges
> boire à longs traits, joie de cueillir des fleurs nouvelles[38] »
> (I, 927-928 et IV, 2-3).

Il peut sembler singulier qu'au moment même où il revendique la découverte de terres poétiques inconnues, Lucrèce retrouve Empédocle, qui, dans son invocation à la muse, recherchait également une pureté permettant de concilier philosophie et poésie[39]. C'est que le poète latin prétend à la fois composer une poésie nouvelle et faire l'éloge de son prédécesseur : il admire le génie d'Empédocle tout en cherchant à réfuter sa doctrine :

> « Oui vraiment, les chants de son divin génie
> tant clament fort et clair ses belles découvertes
> qu'à peine passe-t-il pour créature humaine.
> Eh bien, lui-même et ceux que j'évoquais (inférieurs
> à tant d'égards, si loin d'atteindre sa grandeur),
> (...)
> parvenus aux principes des choses, ils faillirent[40] » (I, 731-740).

Lucrèce affirme la nouveauté de l'épicurisme. Seul Épicure est parvenu aux principes des choses, que la doctrine des éléments n'avait pas permis à Empédocle de découvrir. Lucrèce loue donc les découvertes de celui-ci, tout en soulignant leur caractère limité. Il peut ainsi affirmer la nouveauté de sa propre poésie, porteuse de la vérité révélée par Épicure. La caution de la vérité permet donc à Lucrèce de renouveler la tradition. Mais la nouveauté constitue en outre une justification supplémentaire du choix opéré par Lucrèce en faveur de la poésie : en imitant Empédocle, Lucrèce semble consacrer le règne de la tradition. Ce retour aux premières intuitions de la poésie philosophique lui permet pourtant de renouveler la doctrine épicurienne sans pour autant la trahir. Le charme poétique inonde d'une nouvelle lumière

38. *... Iuuat integros accedere fontis*
atque haurire, iuuatque nouos decerpere flores, (I, 927-928 et IV, 2-3).

39. Citons Empédocle : « Faites que de ma bouche ainsi sanctifiée / Coule une source pure ! Et toi, Muse chérie / De nombreux prétendants, toi la vierge aux bras blancs,/ (...) Conduis de chez Piété le char de mon poème, / D'une allure facile ! Et les fleurs de la gloire,/ Que pour se faire un nom les mortels lui dédient / Ne te contraindront pas à les accepter d'eux, / Afin d'en dire plus qu'il n'est, sans sacrilège, / Permis d'en révéler à un simple mortel ; / Et ainsi tu trônes au faîte de la science. / Ouvre bien grands tes sens partout où l'évidence / Apparaît manifeste... » (*Les Présocratiques*, éd. J. P. DUMONT, D. DELATTRE et J. L. POIRIER, Pléiade, 1988, p. 375 : Sextus Empiricus, *Aduersus mathematicos*, VII, 124).

40. *Carmina quin etiam diuini pectoris eius*
uociferantur et exponunt praeclara reperta,
ut uix humana uideatur stirpe creatus.
Hic tamen, et supra quos diximus inferiores
Partibus egregie multis multoque minores,
(...)
principiis tamen in rerum fecere ruinas, (I, 731-740).

les révélations d'Épicure. C'est pourquoi Lucrèce mérite la couronne glorieuse.

La nouveauté trouve donc lieu et place au sein de l'esprit humain, au plus près des atomes subtils et de la liberté. Don du hasard, elle parvient à émerger des lois déterministes et à s'épanouir lorsqu'elle est cultivée par un grand esprit. Mais il faut se garder de la confondre avec le changement, qui n'en possède que l'apparence. Le changement révèle en effet la permanence qui caractérise la nature : *eadem sunt omnia semper*. Les corps vivent de mutuels emprunts et les échanges atomiques sont soumis à la loi d'isonomie de manière à garantir l'invariance globale. Et c'est la contemplation de la permanence, permise par la philosophie épicurienne, qui permet d'atteindre le repos. La seule véritable nouveauté réside donc dans la philosophie épicurienne, qui précisément conduit le disciple à découvrir la permanence : la nouveauté réside surtout dans le regard porté sur la nature. L'insistance épicurienne sur la parfaite adéquation de la sensation et de l'objet perçu prend ici tout son sens : la sagesse devient avant tout une question de point de vue. Lucrèce révèle qu'il est un lieu sur les hautes montagnes, accessible par un petit sentier, d'où tout semble au repos :

> « les cavaliers volent alentour puis soudain
> s'élancent et les plaines tremblent sous leur assaut.
> Pourtant, sur les hautes montagnes, il est un lieu
> d'où tout semble au repos, éclair immobile dans la plaine[41] »
> (II, 329-332).

L'épicurisme est une philosophie qui se veut à la fois vraie et nouvelle, et Lucrèce la peint comme une révélation de la nature des choses : Épicure a le premier forcé les verrous de la nature (cf. I, 71). La *uera ratio* constitue dès lors une rupture dans l'histoire de la pensée; elle se présente comme une radicale nouveauté et non comme l'aboutissement d'un parcours philosophique antérieur. Si les techniques ont connu une progression au cours du temps, en matière de philosophie, la vérité, telle Vénus née de l'écume de la mer, est subitement apparue. Une telle conception est particulière à l'épicurisme et s'oppose notamment à celle d'Aristote, qui souligne au contraire les progrès récents accomplis par la philosophie de son temps et considère son œuvre comme le résultat d'un long processus[42]. La nouveauté prend donc dans la doctrine épicurienne la forme d'un surgissement unique et définitif de la vérité. Après les découvertes d'Épicure, les possibilités d'inno-

41. *et circumuolitant equites mediosque repente*
tramittunt ualido quatientes impete campos.
Et tamen est quidam locus altis montibus, (unde)
stare uidentur et in campis consistere fulgor.

42. Cf. Aristote, *Politique*, 264 a 3. À propos de la conception aristotélicienne du temps et du progrès, cf. W. BURKERT, *Impact and Limits of the Idea of Progress in Antiquity*, dans *The Idea of Progress*, Berlin-New York, 1997, p. 18-45 et K. POMIAN, *L'ordre du temps*, Paris, 1984, p. 235-240. Sur la position qu'Aristote s'attribue dans l'histoire de la philosophie, cf. P. AUBENQUE, *Le problème de l'être chez Aristote*, P. U. F., 1962, p. 72-93.

vation demeuraient nécessairement réduites. C'est pourquoi Lucrèce choisit de se référer à un poète ancien pour chanter la nouveauté de sa poésie. Le nouveau prend dès lors la forme d'un retour à la pureté[43].

43. Qu'il me soit permis d'exprimer toute ma gratitude à M^lle^ M. DUCOS, et à MM. A. MICHEL et C. LÉVY, qui ont bien voulu relire cette communication et m'honorer de leurs conseils.